Document generated on 04/24/2024 5:23 p.m.

Laval théologique et philosophique

Jean GIRARDI, *Amour chrétien et violence révolutionnaire*, Paris, les Éditions du Cerf, 1970, volume de 96 pages

Roger Ebacher

Volume 27, Number 1, 1971

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1020213ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1020213ar

See table of contents

Publisher(s)

Laval théologique et philosophique, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)
1703-8804 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Ebacher, R. (1971). Review of [Jean GIRARDI, *Amour chrétien et violence révolutionnaire*, Paris, les Éditions du Cerf, 1970, volume de 96 pages]. *Laval théologique et philosophique*, *27*(1), 97–99. https://doi.org/10.7202/1020213ar

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 1971

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

de « l'être au monde avec les autres » ; il faut voir qu'il repose tout entier dans « le problème d'autrui » ; il faut voir enfin qu'il est inséparable de cet événement universel et si particulier qu'est la mort.

C'est sous ces formes qu'il serait superficiel d'appeler « romantiques » que se pose de nos jours le vieux, l'éternel problème des universaux. Si l'on a pu dire souvent qu'il constitue la question la plus importante de la philosophie, n'est-ce pas en définitive parce qu'il est à sa façon *meditatio mortis ?* Était-ce à cela que réfléchissait le P. Lebacqz lorsque, quelques mois après la publication de cet ouvrage, il fut, au retour d'une promenade, happé par un camion et tué sur le coup ? Il est certain en tout cas que la philosophie avait longuement préparé cet esprit toujours en recherche à l'ultime et universelle rencontre de l'existence singulière.

Henri DECLÈVE

Yves CONGAR, **L'Église, de saint Augustin à l'époque moderne,** éd. du Cerf, 1970, coll. *Histoire des dogmes,* 480 pages.

Une large partie de l'immense labeur théologique du P. Congar a été consacrée à l'ecclésiologie. C'est, sans nul doute, ce qui lui permet de pouvoir résumer en 480 pages l'histoire de ce thème de la théologie depuis s. Augustin jusqu'à nos jours. Et la compétence indiscutable de l'auteur nous garantit la valeur de cette entreprise périlleuse. De même sa connaissance prodigieuse des théologiens et de leurs œuvres ainsi que son esprit de synthèse non moins prodigieux lui permettent de mettre un instrument de première valeur entre les mains de tous ceux qui s'intéressent à l'ecclésiologie. En dépit de la concision qui s'imposait, en dépit aussi du lourd appareil scientifique, le volume demeure de lecture relativement facile ; il est parfois même quasi envoûtant.

Ce livre sera particulièrement utile aux étudiants en théologie qui ne se contentent pas d'une synthèse — serait-ce même celle de Vatican II qui est un magnifique aboutissement, — mais qui veulent connaître les sources de cette synthèse et les diverses étapes de l'évolution qui a permis d'y arriver. On redécouvre, depuis quelque temps déjà, l'importance de l'histoire en théologie : il est regrettable qu'on l'ait longtemps méprisée. Elle seule permet de ne rien absolutiser de ce qui est pensée des hommes ; de comprendre que même les grands maîtres ont leurs limites et que le savoir théologique, s'il veut progresser, doit retenir de chacun ses meilleures trouvailles. À ce compte, le volume pourrait même être utile à certains professeurs !

Nous avons maintenant les grands jalons qui balisent la route de nos recherches sur ce thème si important de l'Église, qui a mis un temps étonnamment long à se constituer en traité théologique. Les bonnes études sur l'Église dans le Nouveau Testament ne manquent pas. Bardy avait déjà sillonné le chemin depuis Clément de Rome jusqu'au Concile de Nicée. On a bien exploité l'ecclésiologie des Pères. Congar vient jalonner une longue période où cependant certains vides avaient déjà été comblés.

Jean-Guy PAGÉ

Jean GIRARDI, **Amour chrétien et violence révolutionnaire,** Paris, les Éditions du Cerf, 1970, volume de 96 pages.

La conscience chrétienne est aujourd'hui profondément déchirée entre ses théories traditionnelles sur la guerre juste et la situation révolutionnaire qui prévaut actuellement dans le monde. Comment, après avoir évité au Concile une condamnation totale de la guerre, rejeter aujourd'hui toute violence révolutionnaire ? Comment, après avoir justifié pendant des siècles la violence agressive des colonisateurs, juger sévèrement la violence défensive des colonisés ? Ce sont de telles questions que le Père Girardi aborde de front. Partant de la forte charge affective des diverses prises de position sur ce sujet, il tient d'abord à signaler les dimensions du problème. Cette question met en cause des perspectives d'ensemble et des valeurs de fond : l'idéal d'un monde nouveau à construire, le système actuel de violence. Aborder ce problème exige qu'on porte un jugement sur la société présente

et sur l'élaboration d'un idéal d'humanité future.

La violence révolutionnaire se présentant comme une marche vers une « terre nouvelle », l'auteur part de l'analyse de cet idéal. Grâce à une incursion dans la conscience contemporaine, il montre comment cet idéal est impliqué dans certains faits, tels que : sensibilité actuelle aux problèmes mondiaux, contestation globale, incidence mondiale de la technique et de l'action sociale. Quant au contenu de cet idéal d'une terre nouvelle, il implique le projet d'une fraternité universelle. « Il s'agit d'un monde dans lequel il serait possible à chacun de s'épanouir, de réaliser pleinement ses énergies les meilleures, ses aspirations les plus profondes » (p. 15). L'homme y sera libéré de la domination de la nature et de l'exploitation par l'homme. Ce sera une libération des aliénations en vue d'une participation, de portée mondiale, à l'initiative historique, à la création culturelle, à la construction d'une commaunauté fondée sur l'amitié. Mais un tel idéal exige d'abord une nouvelle culture et de nouvelles structures : il faut renouveler les attitudes profondes des hommes les uns vis-à-vis les autres ainsi que les structures permettant à ces attitudes de s'exprimer. Il faut de nouveaux objectifs politiques et économiques pour créer les conditions de la liberté. N'est-ce pas là une utopie ? Oui, répond l'auteur, si on entend par utopie : une idée-limite, une hypothèse de travail de l'humanité, capable d'insuffler un dynamisme nouveau, une nouvelle conscience, en faisant du futur la norme du présent.

Mais cet idéal de liberté, ce projet de fraternité universelle se heurtent à la situation réelle. Ce conflit entre l'idéal et la réalité constitue un état d'aliénation : « état où l'homme est, pour des raisons structurelles et personnelles, dans l'impossibilité de se réaliser comme homme, d'épanouir ses aspirations profondes de liberté et d'amour » (p. 27). Et l'auteur fait ressortir cet état d'aliénation comme une violence institutionnalisée, au niveau des structures et de la culture. Cet état de violence se retrouve aussi bien dans l'ordre mondial que dans la démocratie et la dictature : situation mondiale où il est impossible de s'aimer !

Et alors, la contestation devient un fruit de l'amour : « dans la situation historique présente, il n'y a pas d'amour authentique sans contestation globale » (p. 38). Certes, toute contestation n'est pas le fruit de l'amour. Il faut que cette contestation prenne des dimensions mondiales et sollicite l'élaboration de nouveaux projets historiques. À la fin du chapitre 2, l'auteur mène un parallèle entre cette contestation globale et la contestation évangélique en tant que dénonciatrice des péchés collectifs. Il en montre les similitudes et aussi les distinctions profondes.

Les exigences de l'amour vont toutefois plus loin que la contestation globale dont le rôle est de créer au niveau de la masse une prise de conscience de la situation. L'amour va jusqu'à exiger la transformation de ce monde injuste : il faut frapper le système même qui est aliénant. L'amour appelle un monde qualitativement différent dans ses structures sociales de base. Il appelle la révolution, une transformation rapide et profonde des structures et des mentalités, sous la poussée de l'initiative humaine concertée.

Mais, est-ce que vouloir la révolution équivaut à vouloir la violence ? Cette transformation est-elle possible sans le recours aux armes ? Car ceux qui profitent du système le défendent. Comment concilier l'amour avec la lutte sociale ? La situation idéale exclut cette violence. Mais pour surmonter la lutte, il faut passer par elle. Et l'auteur cherche à montrer comment l'amour implique cette lutte pour la libération. Son exigence va jusqu'à la libération de tous ; elle va jusqu'à exiger que celui qui lutte se libère lui-même de l'esprit de haine.

Après avoir fait nettement ressortir les tensions existant entre l'idéal d'une terre nouvelle, les impératifs de sa réalisation et l'amour, l'auteur esquisse une solution au problème des rapports entre amour et violence révolutionnaire. Il note d'abord que, pour qui a foi en l'efficacité historique de l'amour, l'action non violente reste la plus apte à respecter les personnes et à opérer une transformation révolutionnaire en favorisant l'évolution des consciences. Mais cette action non violente est elle-même un moindre mal. Dans certaines conditions, elle doit

tolérer le recours à la violence, recours accompagné de la conscience d'une violation de la loi de l'amour. « Certes, il est terrible de devoir tuer par amour. Mais cela peut être nécessaire. Nous ne condamnerons pas ceux qui se plient à cette nécessité, mais ceux qui la créent ; non pas ceux qui réagissent à la violence, mais ceux qui en ont l'initiative » (p. 84).

Ce texte, qui est originellement destiné à des étudiants, est écrit en un style à la fois dense, sobre et clair. Est particulièrement remarquable un grand effort de clarté. L'auteur a toujours soin de donner le sens des mots qu'il emploie. C'est ainsi qu'il définit la liberté (p. 16), l'aliénation (p. 27), la violence (p. 28), la révolution (p. 48). Le souci de distinguer les différents sens d'un même terme et l'attention aux ambiguïtés des termes selon le contexte idéologique de ceux qui les emploient donnent à ce texte une limpidité éclairante.

Est aussi remarquable le courage de l'auteur pour aborder de front des questions d'une brûlante actualité. Il n'hésite pas à regarder en face la situation du système dans lequel nous vivons, ses états de violence, les compromissions historiques et actuelles de l'Église face à ce système. Une honnêteté claire et sachant respecter les nuances le guide dans ces labyrinthes. Par ailleurs, une grande conscience de la dimension historique du projet humain et des conditions actuelles de cette histoire donnent à ce texte un dynamisme remarquable.

Est particulièrement à signaler la recherche des composantes de l'amour chrétien véritable. Comme il le note lui-même, les théories chrétiennes sur l'amour provoquent souvent un sentiment de méfiance : elles sont moralisantes, fuyantes, aliénantes. Tout au long de son écrit, le Père Girardi montre au contraire la relation entre l'amour chrétien et sa tendance à se concrétiser dans le projet d'une humanité nouvelle. Cet amour a essentiellement un caractère militant. Et c'est à travers l'histoire qu'il faut détecter le lien entre l'amour et la lutte : il est alors possible de percevoir comment l'amour impose la création, est source d'un engagement révolutionnaire et possède essentiellement une efficacité historique. Habitués que nous sommes à des propos plus ou moins frelatés sur la charité, une telle recherche des composantes dynamiques et historiques de l'amour ne peut être qu'un profond stimulant.

Dans sa conclusion, l'auteur écrit : « Peut-être l'heure actuelle est-elle spécialement l'heure des jeunes, parce que c'est l'heure de la création, de l'espérance, du risque » (p. 90). Il nous semble que son texte peut éclairer le phénomène de contestation que vivent les jeunes et aussi les pauvres de notre milieu. Et dans ce texte, et dans cette expérience, ne retrouve-t-on pas cette orientation qui veut que la véritable révolution se ressource continuellement dans l'amour ?

Roger EBACHER

E. SCHILLEBEECKX, **La présence du Christ dans l'Eucharistie,** traduit du néerlandais par M. Benzerath. Collection *Avenir de la théologie,* Paris, Les Éditions du Cerf, 1970 (13.5 × 16 cm), 152 pages, 14 F.

Colman O'NEILL, **Nouvelles approches de l'Eucharistie,** traduit de l'américain par Sœur Marie-Bernard Saïd, o.s.b. Collection *Théologie et vie,* Gembloux, Éditions J. Duculot, 1970 (12.5 × 18.5 cm), 128 pages, 120 FB.

Ces deux ouvrages viennent de paraître en français après avoir été publiés en 1967, respectivement en néerlandais et en anglais. Ils n'ont pas perdu de leur actualité. Comme on sait, les théologiens modernes s'efforcent de présenter l'Eucharistie en des termes plus adaptés qui toutefois respectent le dogme.

Parlant des nouvelles interprétations qui causent de l'inquiétude, le théologien, professeur à l'Université de Nimègue, avoue qu'« on ne peut jamais éviter absolument toute inquiétude. Personne ne saurait prévoir toutes les réactions fondées et non fondées que risque de susciter ce qu'il dit ou écrit ». Ce n'est pas une raison pour réduire la théologie au silence. Le P. Schillebeeckx « a l'impression que beaucoup d'essais récents, qui se proposent d'interpréter le dogme d'une manière moderne . . .